

## La rédemption d'Adanaë

Je venais de fêter mon vingtième anniversaire avec mes potes et j'avais une sacrée gueule de bois lorsque je me présentai à l'école de La Rédemption. Les études m'ayant lâchement abandonné, il me fallait trouver un job pour subvenir à mes besoins. En outre, mes parents avaient décidé d'un commun accord qu'ils ne mettraient plus la main au portefeuille. Je n'avais donc pas d'autre choix que celui de travailler, si possible sans trop me fatiguer.

L'annonce du journal précisait : « Recherchons jeune homme sérieux pour surveiller l'étude, accompagner les enfants dans leurs devoirs et assurer le bon fonctionnement du pensionnat dans son intégralité. » Je ne savais pas ce que voulait signifier « dans son intégralité », mais le portrait du postulant potentiel me convenait. Après tout, je n'étais pas connu des frères puisque j'avais suivi toute ma scolarité dans le public, et surtout dans une ville différente, à cinq cents kilomètres d'ici. Il n'y avait donc aucune chance pour qu'ils ne découvrent ma vraie nature. Malgré les coups martelés par mes kangourous intérieurs, je pariais sur ma bonne mine. À n'en pas douter, les religieux me donneraient sûrement le Bon Dieu sans confession. Et s'il eût fallu me confesser, je n'étais pas en peine d'imagination pour m'inventer quelques péchés véniels facilement pardonnables. Ce fut donc avec un aplomb certain que je poussai la lourde porte d'entrée du monastère.

Ces frères-là ne redoutaient pas la vie extérieure à leur congrégation. On allait et venait assez librement de leur monde au nôtre. Le ballet incessant des visiteurs en était la preuve incontestable. Et ma première impression en traversant le jardin fut un agréable mélange de douceur et d'allégresse. Il semblait faire bon vivre et tous les visages que je croisais en cherchant mon chemin respiraient la joie et la bonne humeur.

Les parterres, les allées étaient parfaitement entretenus. Aucune mauvaise herbe ne poussait. Les arbres étaient taillés en symétrie les uns des autres. Aucune branche ne dépassait de leurs frondaisons. De même, aucune feuille ne venait perturber la tranquillité de l'eau du bassin. Les

énormes poissons rouges filaient dans l'onde claire avec une élégance discrète. Ce décor frisait la perfection et cela n'était pas pour me déplaire. Il me fallait donc à tout prix décrocher le poste. Ainsi, pourrais-je méthodiquement m'évertuer à semer quelque désordre et fantaisie dans cette ambiance un peu trop fadasse à mon goût. Arrogance de jeunesse ! L'idée me comblait d'aise et un sourire provocateur vint s'afficher à la commissure de mes lèvres sur lesquelles un reste de dentifrice apportait une touche de fraîcheur à mon haleine encore alcoolisée.

Ne sachant où me diriger, j'aperçus, assis sur un banc de pierre, un novice au visage innocent. Les yeux fixés droit devant lui, il devait très certainement prier un quelconque saint de bien vouloir lui accorder Dieu sait quoi. Mais c'était le cadet de mes soucis. Je désirais juste que l'on m'indiquât où se trouvait le bureau de la direction. Près de lui, un splendide camélia offrait ses pétales aux doux rayonnements du soleil matinal.

« Excusez-moi, je viens pour le poste de surveillant. Pouvez-vous me dire à qui je dois m'adresser ? »

À mille lieues de toutes préoccupations matérielles, les yeux du moinillon ne semblèrent pas, dans un premier temps, relever ma présence. Puis, après une reformulation de ma question, le bleu pers de ses iris me dévisagea avec une distante froideur. Un frisson fugace me parcourut l'échine et provoqua un léger frémissement de tous mes muscles. Son visage s'éclaircit alors, et il me lança, d'un ton jovial : « Suivez-moi, je vous prie ! »

Il avança par petits pas saccadés, en se retournant régulièrement comme pour s'assurer que je m'accordais à son rythme. Tout en calant mes pas sur les siens, je fixai les plis de sa robe de bure qui dansaient lourdement et soulevaient un léger nuage de poussière. Il me semblait glisser sur les graviers sans qu'aucun ne crisse. Cette chorégraphie avait quelque chose de surréaliste dans la lumière ensoleillée de ces premières heures printanières. Nous traversâmes le vaste jardin en quelques minutes, gravîmes les marches du perron central pour nous engouffrer dans un interminable dédale de couloirs.

À chaque fois qu'il se retournait, ses lèvres immobiles paraissaient me demander toujours la même chose. Et son interrogation muette retentissait à mes oreilles avec un peu plus d'acuité : « Vous suivez ? »

Nous parcourûmes tant de couloirs, traversâmes tant de pièces que j'éprouverai par la suite toutes les difficultés à retrouver ce chemin de traverse. Beaucoup plus tard, lorsqu'il me fallut le réemprunter, je crus

ne jamais pouvoir réitérer cet itinéraire insensé. Souvent, je penserai l'avoir rêvé. Convaincu que mon imagination me jouait un mauvais tour, j'envisagerai qu'elle l'avait dessiné pour m'abandonner dans mes délires. Aussi, quand nous arrivâmes dans une sorte de cagibi, je poussai un soupir de soulagement.

Cet espace exigu était plongé dans la pénombre. Un œil-de-bœuf laissait pénétrer les chauds rayons du soleil à travers les carreaux colorés. Mais cela ne suffisait pas à réchauffer l'atmosphère froide et humide qui y régnait. Le moinillon se tourna alors vers moi dans un mouvement d'une extrême lenteur qui, étrangement, augmenta les battements de mon cœur. Avais-je peur ? Assurément, cette promenade m'avait perturbé, mais je n'avais encore jamais été un couard. Son visage me fit face et malgré le peu de clarté, je distinguai un changement dans sa physionomie. Ses traits juvéniles laissaient place maintenant aux rides sèches d'une figure surannée. Il y avait quelque chose de la gargouille dans ce vieillard qui me dévisageait. De la gargouille et du monstre sorti de je ne sais quel cauchemar ! Je sursautai. Reculant d'un pas, je me trouvai bloqué par le mur. Son visage se rapprocha du mien. Je pouvais sentir le souffle chaud et âcre de son haleine. J'étais acculé contre la paroi, et mes mains se crispèrent sur la pierre. Des débris de plâtre mêlé de salpêtre se glissèrent sous mes ongles.

« Faites attention à elle ! Elle ne vous laissera pas tranquille.

— Mais de qui parlez-vous ?

— Elle... elle vous observe, en ce moment.

— Laissez-moi donc, vieux fou ! tentai-je, pour me dégager de son emprise.

— Vieux fou... murmura-t-il à mon oreille. Elle ne vous laissera pas tranquille.

— Ça suffit maintenant ! Emmenez-moi au bureau et gardez votre baratin, ajoutai-je en le poussant violemment. Son corps alla frapper le mur opposé dans un bruit sourd qui emplît l'espace d'une résonance macabre. Soudain, un puissant rai de lumière éblouit le réduit, et une autre voix retentit avec force.

— Frère Yvon, qu'est-ce donc encore cette plaisanterie ? Vous tenez absolument à effrayer tous les prétendants au poste de surveillant. Si vous persistez dans cette voie, je vous interdirai le jardin. »

L'homme était de grande stature, charpenté comme un rugbyman et ses traits burinés trahissaient une assurance que rien ne pouvait faire plier.

## L'intrus

Rien n'est plus désagréable que d'être extirpé d'un doux rêve. Et lorsque ce crime de lèse-majesté est commis, de surcroît, un dimanche matin, tôt, il y a de quoi se transformer en serial killer. Mais le temps de franchir les quelques mètres qui sépare le lit de la porte d'entrée du pavillon, on se ravise. On retrouve visage humain. Ou presque.

C'est dans cet état d'esprit, avec ces idées vaguement meurtrières et la conscience encore ensuquée que Maxime s'apprête à ouvrir la porte sur laquelle s'acharne un intrus. Car on essaye bien de la forcer. Il en est sûr, maintenant que sa main tourne la clef pour déverrouiller son nid douillet en scandant d'une voix ferme et légèrement éraillée : « Oui, minute ! ».

Face à lui se tient une silhouette vert kaki surmontée d'un bonnet mal ajusté. Le propriétaire de cette forme longiligne peu avenante semble excessivement alcoolisé. Il éprouve d'ailleurs d'énormes difficultés à s'exprimer en découvrant le visage ébouriffé de Maxime.

« Qu'est-ce que vous voulez ? »

— Il est là, Jean-François ? bredouille le grand échalas, une main appuyée contre la façade pour éviter de tomber sur son hôte involontairement improvisé.

— Il n'y a pas de Jean-François ici. Il n'y a que moi.

— Ah, ben c'est pas sa voiture, là ?

— Non. Je vous conseille d'aller vous coucher. Bonne journée. »

Maxime referme la porte sur ces mots d'une politesse retenue. À quoi bon s'énerver ? Il se souvient, lui aussi, avoir erré au petit matin dans ce genre d'état second. En quête d'une agréable tasse de café fumant, il titubait vers la demeure d'un copain susceptible de l'accueillir pour achever sa nuit. S'il n'avait pas été réveillé en sursaut, il en rirait presque. Toujours connecté à l'évocation de ses beuveries, il se méfie de l'inconnu et décide prestement d'ouvrir les volets de son salon, qui donne sur la partie du jardin où il gare sa BM. Et bien évidemment, comme il l'a pressenti, l'individu tourne autour de son véhicule en vacillant.

« Que cherchez-vous ? »

— On dirait la voiture de Jean-François.

— Je vous ai dit qu'il n'y a pas de Jean-François ici. Je vous demande de sortir de chez moi. Rapidement. Sinon je téléphone à la police. »

À ces mots, l'étranger se prosterne. Avec son visage grimaçant, il semble visiblement désorienté. Il a dû boire plus que de raison, estime Maxime. Ce gars est tout aussi perdu que sa raison, et Maxime s'en veut d'avoir été aussi sec. Après tout, il n'y a pas mort d'homme, et cet indélicat matinal lui rappelle ses jeunes années d'égarément où les vapeurs alcoolisées embrumaient sérieusement ses pensées aux premières heures d'un jour nouveau.

« Ah non, pas la police !

— OK ! Je n'appelle pas la police, mais je vous demande de sortir de chez moi.

— Faut que je trouve Jean-François. Sa maison est pareille à celle-là.

— Avez-vous son adresse ?

— J'me souviens plus, ajoute l'inconnu en manipulant les touches de son portable.

— Êtes-vous sûr qu'il habite dans ce quartier ?

— Je sais plus. J'suis perdu.

— Ça, je vois ! Vous souvenez-vous d'un détail ?

— Rien ! J'me souviens de rien. Mais faut qu'je vois Jean-François », commence-t-il à sangloter en s'appuyant contre l'aile arrière de la Clio.

Maxime pressent qu'il va dire une bêtise et faire quelque chose qu'il risque de regretter longtemps. Et en même temps, il ne peut s'empêcher de penser que ce paumé du petit matin aurait besoin d'un café et d'un peu d'attention pour poursuivre sous de meilleurs auspices cette journée démarrée dans la confusion.

« Écoutez ! Je peux vous proposer un café. Mais vous vous tenez bien, d'accord ?

— Ah ça, c'est sympa ! »

Joignant le geste à la parole, il lui fait signe de pénétrer dans le salon, tout en laissant la baie vitrée entrebâillée. L'homme le suit dans la cuisine, et s'assied à son invitation. Il ôte alors son bonnet qu'il pose sur ses genoux. Maxime prépare deux tasses de café noir qu'il introduit dans le micro-ondes. Lorsqu'il se retourne, l'inconnu lui sourit, benoîtement. « Ça va ? », demande Maxime, et sans attendre de réponse, il saisit le bocal de sucre en morceaux qui trône sur l'étagère du buffet en pin, puis le place au centre de la table. Le four annonce par une délicate sonnerie que les tasses sont enfin chaudes. Il les attrape, et propose du sucre à son

invité incongru. Ce dernier remue la petite cuillère pour que les carrés fondent plus rapidement dans le liquide fumant, puis porte la tasse à sa bouche. Sans un mot.

Maxime respecte ce silence tout en remarquant que des larmes s'écoulaient lentement du coin de ses yeux vers la commissure de ses lèvres. Il se souvient de ses pleurs qu'il a lui aussi versés lorsqu'il prenait conscience de son état et que la raison refaisait péniblement surface. Maxime ne s'en émeut pas outre mesure. Cependant, un malaise mêlé de pitié et de nostalgie effleure son esprit maintenant réveillé. Sans se l'avouer, il semble bien que Maxime éprouve de la sympathie pour ce type dont il ignore tout à l'exception du prénom de son copain qui habite une maison similaire à la sienne. Des images de ses jeunes années d'insouciance refont surface. Du dessous de la pile, elles remontent vers le dessus en se télescopant avec une hardiesse insolente. Et Maxime se revoit ingurgiter, jusqu'à plus soif, des quantités astronomiques de liquides.

D'un bar à un autre. D'une cave mal éclairée à un entrepôt désert. De l'arrière d'une voiture à un coin de plage à marée basse... tous les lieux étaient propices à la fiesta. Et l'alcool coulait à flots. Maxime se contemple dans son costume de joyeux pochtron que ses potes incitaient à toujours consommer davantage. Il était tellement drôle... bien sûr, les débuts de soirée étaient d'une hilarité totalement décomplexée. Mais plus les heures s'effilochaient, plus sa raison se faisait la malle. Sans demander son reste. C'était le signe que le cauchemar avait commencé. Vertiges, nausées, délires verbaux incompréhensibles précédaient généralement les vomissements à répétition qui clôturaient ses errances nocturnes dont il était le héros incontestable, tant par sa capacité à résister que par son inconscience à bafouer sa propre estime. Les douleurs étaient alors insupportables. Dans la gorge, au niveau du bas-ventre, les brûlures, les hauts le cœur et puis le dégoût de lui-même, l'abattement et enfin l'effondrement physique, là où il se trouvait.

Soudain Maxime est rappelé à la réalité par des gargouillements qui resurgissent d'un passé depuis longtemps mis à l'index. Son invité est pris de soubresauts qui, dans un jet puissant d'acidité, renvoient le trop-plein d'une nuit bien arrosée. « Là, dans l'évier » enjoint-il, mais pas assez rapidement et le jeune homme vomit tripes et boyaux sur le carrelage de la cuisine.

« Le café, ce n'était peut-être pas une bonne idée. Tenez, conclut Maxime en lui tendant quelques feuilles de sopalin.

## Rue Saint-Léopold

C'était une ancienne bâtisse du centre-ville avec une imposante façade bourgeoise, arrogante, mais quelque peu décrépie. Le quartier était vieillot, sinistre et Pierrick n'aimait pas le traverser. Surtout le soir en rentrant du collège, lorsque la nuit tombait tôt. Il devait remonter un labyrinthe de rues étroites mal éclairées. Mais le pire, c'était de devoir longer les grilles en fer forgé du musée d'Histoire naturelle que bordaient des arbres centenaires. Leurs ramures épaisses et plongeantes dessinaient au-dessus des têtes des passants, une voûte sombre et bruissante quand le vent s'y engouffrait. Et l'autan soufflait fréquemment dans cet entonnoir d'architecture rescapée du dix-huitième siècle.

Il avait emménagé depuis peu avec son jeune frère et sa mère, suite au divorce de leurs parents. La déception fut grande, la première fois qu'ils poussèrent la porte d'entrée. Jusqu'alors, ils avaient été habitués aux vastes espaces de la campagne rochelaise et à une villa flambant neuve aux sept pièces réparties sur deux niveaux. Aussi, lorsqu'ils se retrouvèrent dans un deux-pièces cuisine, ils comprirent que leur vie venait de changer. Les murs étaient recouverts de toile de jute sous laquelle pendaient des lambeaux de tapisserie défraîchie qu'une colle de mauvaise qualité ne retenait plus. Par endroits, on apercevait même le papier journal à l'encre jaunie posé en guise de sous-couche. En outre, la cuisine était séparée des deux chambres – celle qu'occupait leur mère face à une courette sans clarté, et la leur qui donnait sur la rue – par le couloir des communs. Pas pratique ! Dès leur installation, ils reçurent comme consigne de toujours fermer à clef les portes des pièces lorsqu'ils passaient d'un côté à l'autre du rez-de-chaussée. Ce qu'ils prirent tout d'abord pour un jeu devint vite une corvée sujette à de fréquentes récriminations.

Malgré le peu d'entrain qu'il mettait à rentrer du collège, Pierrick se retrouvait souvent seul, car il arrivait le premier au 4, rue Saint-Léopold. Il attendait alors avec une réelle impatience le retour de son frère. Il se sentait mal à l'aise dans cette vaste demeure d'un autre âge. À onze ans, il n'aurait su expliquer les raisons de son malaise. Le silence... le

froid glacial du couloir... la minuscule porte sise sous l'escalier et qui descendait à la cave... la faible luminosité qui régnait dans toutes les pièces de l'appartement... tout contribuait à créer une ambiance morose. Sinistre. Il restait prostré dans la cuisine en guettant Lucas avec sa bonne bouille de petit diable hirsute. Et lorsque celui-ci apparaissait au coin de la rue, toutes ses craintes disparaissaient comme par magie. Jamais il n'en avait touché mot à Lucas, car c'était lui l'aîné, et un grand frère, ça n'a pas peur. Tous les enfants savent ça.

Pourtant, un après-midi de vacances, il expliqua à son cadet que lorsqu'il était seul, il entendait souvent des bruits étranges. Il raconta aussi, que lorsqu'il devait se rendre dans les toilettes de la salle de bains, contraint de passer devant la porte vitrée qui les séparait du couloir et faisait face à l'entrée de l'immeuble, il avait encore plus peur. « Peur de quoi ? », lui avait alors demandé Lucas. « Des fantômes ! » avait-il osé répondre, ce qui avait aussitôt provoqué un irrépressible éclat de rire qui n'était empreint d'aucune méchanceté de la part de son frère. Il ignorait ce qui l'avait poussé à dire de telles inepties. Il se savait peureux. Voilà tout ! Tout le monde, dans sa famille, ne se gênait pas pour le lui répéter. Avec insistance. Ses parents, ses grands-parents, ses oncles et tantes et son frère bien sûr, par mimétisme. Il en souffrait. Les remarques des adultes le rendaient malheureux, mais qu'y pouvait-il ? Lucas en avait conscience. Il s'en amusait parfois, mais il ne supportait pas que les grands se moquent de son frère aîné. Aussi, ils n'en parlèrent plus jamais. Aucune allusion à leur mère ne fut même rapportée. C'était leur secret. Et tous deux respectaient leur engagement tacite.

Au fil des mois, Pierrick apprit à vivre avec ses angoisses. La nuit se révélait plus terrifiante encore, et régulièrement, ses cris réveillaient toute la maisonnée. En nage, il se contentait alors de dire à sa mère qu'il avait fait un cauchemar, mais sans en dévoiler davantage. Pourtant, une nuit, il était dans un tel état de frayeur, que sa mère insista. Prostré dans son lit, les mots refusaient de quitter sa bouche. Ils n'arrivaient même pas à hauteur de gorge et son larynx demeurait paralysé. Aucun son n'en sortait. Son visage, son corps tout entier étaient en sueur. Il tremblait. Imperceptiblement, mais suffisamment pour que sa mère s'en émût. Malgré ses supplications, rien n'y fit. Face à son insistance inquiète, c'est alors son jeune frère qui brisa le silence, et avec lui cet accord muet auquel ils avaient consenti quelques mois plus tôt. Cependant, Pierrick ne lui en tint jamais rigueur. De fait, c'est grâce à ce serment rompu que

leur mère découvrit, beaucoup plus tard, le passé quelque peu trouble de cette maison. Les événements qui s’y déroulèrent ne lui inspirèrent pas le moindre sentiment de bienveillance.

Bien plus que cette nuit, c’est un incident majeur qui déclencha le déménagement de cette famille, et qui permit à Pierrick de recouvrer toute sa sérénité.

C’était une fin d’après-midi pluvieux. Alors qu’il se trouvait seul dans l’appartement, en allant aux toilettes, il aperçut, dans le couloir, le pied posé sur la première marche de l’escalier, un homme inconnu. Celui-ci, comme alerté par la présence qui l’espionnait, se retourna dans un mouvement vif. Cet individu, qui faisait face à Pierrick, lui parut extraordinairement grand. Bien mis de sa personne, vêtu d’un costume sombre d’employé de bureau – comme il avait vu fréquemment les collègues de ses parents en porter – une barbe fraîchement rasée, il lui sourit. Un sourire qui, loin de le rassurer, lui glaça le sang. Un long frisson parcourut son dos. De bas en haut. Comme une fulgurance douloureuse. Lorsqu’il atteignit enfin sa nuque, il sentit le système pileux de son corps d’adolescent se dresser. Du plus fin duvet de son cou aux poils déjà bien fournis de ses jambes. Tétanisé, il ne put faire un pas. Figé sur place telle une statue de glace, il suivit des yeux cet étrange personnage qui gravissait les marches de l’escalier avec une lenteur quasi surnaturelle. Avec certitude, Pierrick ne le reconnut pas comme un des locataires de l’immeuble.

Au bout de quelques minutes, une fois que l’homme eut disparu au niveau du premier étage, il lui sembla entendre un claquement de porte, puis des bruits de lutte, auxquels succéda un hurlement strident de femme. Le cri terrifiant dévala la cage d’escalier. Pierrick s’enferma précipitamment dans les toilettes et y resta prostré jusqu’à l’arrivée de son frère.

Quand ce dernier pénétra dans la chambre, il l’interpella. « Je suis là ! » lui répondit Pierrick. Mais il ne sortit de son refuge que lorsqu’il aperçut, par transparence, la silhouette de Lucas à travers le verre opaque de la salle de bains.

« Qu’est-ce que tu fais dans les WC ?

— J’ai vu un type qui m’a fait peur.

— Quel type ? Y a personne, là.

— Mais si ! Il est monté en haut en rigolant. Et je ne l’ai pas entendu redescendre.